

Deux signes dans le ciel

(Homélie du fr. Joël Boudaroua, o.p., Sylvanès - Fête de l'Assomption 2025)

Du 1^{er} janvier au 31 décembre, 8 fêtes mariales principales jalonnent le calendrier. Au long de l'année liturgique, on célèbre Sainte Marie, Mère de Dieu, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Marie, la Compassion, la Présentation, l'Immaculée conception. Mais fallait-il, en 1950 ajouter une fête de plus ? Cette année-là, en effet, le pape Pie XII officialise une vieille croyance chrétienne qui dit que *Marie, au terme de sa vie terrestre a été élevée, en son âme et en son corps, à la gloire du ciel...* Comme l'expliqueront les théologiens, « quand nous disons que Marie est montée aux cieux, nous ne parlons pas d'une sorte de translation physique. Nous disons que la Résurrection du Christ comme *source* est venue vivifier, d'abord et avant toutes les autres créatures humaines, la Vierge Marie. Nous voulons dire que dès le moment où le Christ est ressuscité, Il n'a cessé de vouloir que s'accomplissent en plénitude dans le cœur, dans le corps et dans la vie de sa mère, les fruits de la Résurrection qu'il avait obtenue pour toute l'humanité » (D. Bourgeois). « De même que tous les hommes meurent en Adam, écrit l'apôtre Paul, c'est dans le Christ que tous recevront la vie, mais chacun à son rang, en premier le Christ, et ensuite ceux qui lui appartiennent » (1 Co 15, 20-27), Marie, les Apôtres, les saints, chacun et chacune d'entre nous qui hériteront à notre tour, après les tribulations de cette vie, comme dit encore s. Paul, « d'un poids vraiment incomparable de gloire éternelle » (2 Co 4, 17).

Mais même ces explications peuvent nous apparaître « déconnectées de la réalité », bien éloignée de nos préoccupations actuelles, bien loin des problèmes et des souffrances que l'humanité affronte aujourd'hui... Aussi, pour nous faire comprendre ce qui est jeu dans le mystère de l'Assomption, la liturgie nous parle-t-elle de *signes* : la *Préface* de cette messe dira que Marie, en son Assomption, « est un signe d'espérance et une source de réconfort pour le peuple de Dieu encore en chemin », reprenant cette image de l'Apocalypse : « Un grand *signe* apparut dans le ciel, une Femme ayant le soleil pour manteau, la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles » ; mais, si vous avez été attentifs, vous avez entendu qu'il est aussi question d'un « autre signe », « un autre signe apparut dans le ciel, un Dragon, rouge feu, avec sept têtes et dix cornes et sur chacune des sept têtes un diadème » (Ap 11-12). Deux signes donc, antagonistes, de nature totalement opposée : d'un côté la femme qui enfante, d'un autre le dragon qui dévore... Tout le monde comprend que l'Assomption de Marie, c'est le combat de deux royautés, celle du bien et celle du mal, de l'espérance et du néant, des forces de vie et des puissances de mort. C'est le statut existentiel de l'humanité qui est en jeu ici-même. C'est le résumé de l'histoire du monde et plus spécialement de l'histoire du *salut*. Comme dirait Paul Claudel, « la scène de ce drame est le monde », un monde créé

par Dieu dans un dessein bienveillant, pour une humanité invitée à entrer dans son Alliance mais sans cesse rattrapée par ses démons, quel que soit le nom qu'on leur donne et, on l'a vu, ils sont légions. Car ce dragon n'est pas forcément une puissance extérieure à l'homme, - il est un peu facile de se dédouaner de ses responsabilités sur « l'Auteur du péché », comme on appelle le Diable -, le dragon ici peut tout aussi bien incarner les pulsions destructrices que l'homme porte en lui...

Ce dogme de l'Assomption, je le répète, a été proclamé par Pie XII en 1950 et la raison de cette date tardive est très profonde. La raison des dogmes est aussi politique : dans les années 1950, après les terribles épreuves de la guerre, il y a eu une sorte d'effondrement moral et spirituel ; pouvait-on encore parler de civilisation après l'expérience des camps, les totalitarismes, la bombe atomique ? On le savait, mais on s'en est rendu compte, les hommes sont capables du meilleur comme du pire.

Frères et sœurs, quelque 70 ans après sa proclamation, le dogme de l'Assomption sonne toujours comme un avertissement qui nous invite à tout faire pour permettre l'avènement d'un autre monde que celui qui, aujourd'hui, est le théâtre de l'effondrement du vivant et de l'avidité des puissants qui, loin de prendre soin du bien commun de l'humanité, agissent comme de vils prédateurs. Mais l'Assomption résonne aussi comme une Bonne nouvelle, un *Évangile* : dans le fond, le dragon est déjà vaincu et la puissance de la Résurrection est déjà entrée dans le monde où elle travaille secrètement l'âme et le corps de l'humanité. Nos sociétés démocratiques ont vu « leur confiance en un progrès indéfini se muer en une peur de l'avenir ; l'espérance est devenue leur point aveugle » (J.-L. Bruguès) mais, « en vertu de l'espérance dans laquelle nous avons été sauvés nous avons la certitude que l'histoire de l'humanité et celle de chacun d'entre nous ne se dirige pas vers une impasse ou un abîme mais qu'elle s'oriente vers la rencontre avec le Seigneur de gloire » (Pape François, *Spes non confundit*, 19). Alors avait-on besoin d'une fête mariale de plus ? Oui, sans hésitation, d'une fête qui tourne notre regard vers cet avenir et qui nous en rapproche un peu plus chaque année.

« Le nouveau a toujours contre lui les chances écrasantes des lois statistiques et de leur probabilité qui, pratiquement dans les circonstances ordinaires, équivaut à une certitude ; le nouveau apparaît donc toujours comme un miracle. Le fait que l'homme est capable d'action signifie que de sa part on peut s'attendre à l'inattendu, qu'il est en mesure d'accomplir ce qui est infiniment improbable. Et cela à son tour n'est possible que parce que chaque homme est unique, de sorte qu'à chaque naissance quelque chose d'uniquement neuf arrive au monde (...). Le miracle qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale, "naturelle", c'est finalement le fait de la natalité, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir. En d'autres termes : c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau, l'action dont ils sont capables par droit de naissance. Seule l'expérience totale de cette capacité peut octroyer aux affaires humaines la foi et l'espérance (...). C'est cette espérance et cette foi dans le monde qui ont trouvé sans doute leur expression la plus succincte, la plus glorieuse dans la petite phrase des Évangiles annonçant leur "bonne nouvelle" : "Un enfant nous est né." »

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne* (1958)